A large, semi-transparent portrait of Henry Jacques, an elderly man with white hair and a serious expression, serves as the background for the top half of the page. The text is overlaid on this portrait.

PRIX

HENRY JACQUES

LE MÊME



société française des architectes

3e trimestre 2018

Bulletin

Numéro spécial

Éditorial

par Louis Guedj

Cette première édition du prix Henry Jacques Le Même a permis de découvrir de jeunes auteurs, architectes pour la plupart. Le jury présidé par Pierre Caye a distingué trois textes¹ qui ont, chacun à leur manière, répondu à l'objet du concours. Habiter l'escalier de la Tower House nous fait redécouvrir une maison iconique de Tokyo ; Entis fait se croiser deux monologues dans Bruxelles, celui d'un bâtiment et celui d'un passant ; enfin, La Ligne rouge nous fait parcourir un paysage lointain révélé par l'architecture qui s'y installe.

Le jury n'a pas souhaité attribuer de premier prix ; cela n'enlève rien au mérite des textes primés qui sont de grande qualité tant par leur sujet que par leur style, comme vous pourrez l'apprécier dans les pages qui suivent.

Dès aujourd'hui nous lançons la deuxième édition du prix, intitulée « Architecture à la lettre, un lieu, un texte ». Nous espérons que vous serez encore plus nombreux à répondre à ce concours d'écriture qui a pour objectif de rapprocher l'art d'écrire et l'art de bâtir.

Louis Guedj
1er vice président SFA

¹. Quentin Leclère *Habiter l'escalier de la tower house*, Fiona Yahiaoui *Entis*, Guillaume Larraufie *La ligne rouge*.

Sommaire

Les textes lauréats

Quentin Leclère	<i>Habiter l'escalier de la Tower House</i>	p3
Fyona Yahiaoui	<i>Enthis</i>	p10
Guillaume Larraufie	<i>La ligne rouge</i>	p15
Le Prix Le Même - seconde édition		p22
Texte de présentation & règlement de la consultation		
Qui est Henry Jacques Le Même		p24
Luc Régis Gilbert		

Composition du jury

Prix Le Même Edition 2017

Président du jury Pierre Caye
Président SFA Olivier Gahinet
Membres de la SFA
Louis Guedj
Bruno Huerre
Frank Salama
Rédacteur en chef de la revue *Le Visiteur*
Karim Basbous

Habiter l'escalier de la *Tower House*

Deuxième prix

par Quentin Leclère

Biographie

Architecte-ingénieur récemment diplômé de l'ENSA Paris-la-Villette et de l'ESTP, je m'intéresse particulièrement à la densification des villes et à la fabrication du logement par le biais de deux échelles : celles du projet urbain et de la micro-parcelle.

L'analyse spatiale de la Tower House, appréhendée par le prisme de son escalier, m'a permis d'exposer dans ce texte certains des thèmes qu'une année passée à Tokyo a pu m'inspirer et d'ainsi faire vivre un peu plus longtemps cette incroyable expérience. C'est au cours de ce premier voyage au Japon que je me suis penché sur le passionnant sujet des micro-maisons tokyoïtes et du lien qu'elles entretiennent avec la nature et la tradition spatiale japonaise.

Texte à propos de La Tower House, 1966, Tokyo, Japon
Architecte : Takamitsu Azuma

Le produit de son époque

Depuis plus de 50 ans, la Tower House d'Azuma intrigue; un record pour Tokyo, dont l'espérance de vie moyenne des bâtiments ne dépasse guère les 25 ans, à peine l'âge adulte.

Dans ce territoire en mutation permanente, qui se construit sur lui-même, la Tower House fait figure d'une vieille dame qui ne se maquille plus depuis longtemps, tourne le dos à l'agitation de la rue et se recueille dans le calme du béton frais qui compose sa façade, ridée, creusée, pleine d'aspérités. Elle détonne, silencieuse et sage, au cœur d'une ville à l'architecture folle et bavarde.

Elle s'élève le long de la Jingumae, une artère hyper fréquentée du centre de Tokyo. Au sud, à quelques centaines de mètres à peine, le carrefour de Shibuya, ses enseignes tapageuses aux lumières acides, aveuglantes et ses superettes braillardes qui hurlent leurs promotions dans les oreilles de passants pressés. Plus au nord, l'ambigu quartier de Shinjuku, divisé en deux par le faisceau ferroviaire de la Yamanote Sen, cette ligne de métro circulaire qui dessert les principaux arrondissements de la ville : d'un côté, le quartier des affaires et son défilé quotidien de costumes sombres, à l'ombre de la préfecture dessinée par Tange Kenzo et inspirée, dit-on, de Notre-Dame-de-Paris. De l'autre, le Kabuki-Cho, ses bars aux hôtes androgynes et hôtesse nasillardes, à l'alcool illimité et aux Salary Men incohérents, titubant dans les ruelles éclairées d'une lumière éclatante, blanche comme celle d'un plateau de cinéma.

Nous sommes au milieu des années 1960, et le Japon tente de faire le deuil des destructions engendrées par les intenses bombardements d'une Seconde guerre mondiale meurtrière. Le ravage des bombes d'Hiroshima et de Nagasaki, ainsi que la rétrogradation forcée de l'Empereur d'un statut de demi-dieu à celui de simple mortel, n'ont pas eu raison de l'ardeur que mettent les Japonais à la reconstruction. Battus, humiliés et sous tutelle américaine, ils se lancent à vive allure dans la modernité, à la faveur d'une économie florissante dont on peine à croire que la croissance puisse jamais s'arrêter.

En plein miracle japonais, Tokyo s'apprête à accueillir les Jeux Olympiques, et l'heure n'est pas à la nostalgie. Les chantiers pullulent et rythment la capitale : on trace ici des routes, là des chemins de fer, sans réelle concertation ni plan général, et souvent au détriment de la nature et des espaces verts. Un comble pour un peuple qui se plaît à voir dans chaque cours d'eau, forêt ou montagne, la manifestation du divin.

C'est dans ce contexte de transformations urbaines effrénées qu'Azuma Takamitsu, jeune architecte japonais, décide de construire une maison pour sa femme et sa fille unique. Son choix se portera sur un micro-terrain d'à peine plus de 20 m² dont la géométrie irrégulière est un reliquat de l'ancien parcellaire. Le tracé de la Jingumae, décision urbaine unilatérale prise dans le cadre des Jeux Olympiques de 1964, a en effet percé le tissu existant, ne laissant derrière elle que quelques parcelles



« On a jamais connu de bâtiment si étrange. Tower House, Tokyo, Jutakutokushu, août 2010 »

résiduelles et autant de propriétaires désœuvrés, qui doivent désormais s'accommoder de terrains à la limite du constructible.

C'était sans compter sur l'ingéniosité japonaise qui, plutôt que de s'apitoyer sur ce foncier difficile, s'est appropriée cette typologie de parcelles pour y construire des bâtiments hors du commun et ainsi modeler une ville originale, identifiable au premier regard. La Tower House d'Azuma puisera dans cette contrainte géométrique les fondements de sa conception, plutôt que d'en subir les conséquences.

Achevée en 1969, elle se démarque de son environnement proche par sa hauteur, une dizaine de mètres, qui dépasse largement la nappe horizontale de bâtiments qui l'entoure alors. On n'a jamais connu de bâtiment si étrange. L'influence des textes relatifs au droit à l'ensoleillement, déjà entrés en vigueur à la date de construction de l'édifice, se fait évidemment sentir dans le dessin de son gabarit qui semble alors n'être qu'une application littérale des règles de prospect. Elle est une pionnière, suivie et imitée par de nombreuses autres qui tenteront d'occuper l'intégralité du volume autorisé, une manière comme une autre de maximiser un foncier minuscule. La Quico House de Shinohara Kazuo, construite dans l'agréable quartier d'Omotesando, à quelques mètres de là, en est un parfait exemple.

L'épaisseur du béton brut, unique matériau utilisé par Azuma, associée à une fermeture totale de la façade sur l'avenue, marque une limite nette et franche entre un extérieur violent, chaotique et un intérieur silencieux, qui n'observe Tokyo et son intense quartier de Shibuya que du coin de l'oeil. Une organisation spatiale libérée de tout contexte urbain peut alors s'opérer au coeur de ce monolithe aux rainures horizontales apparentes, laissées par les banches, du fait de cet intervalle de matière vis-à-vis du dehors.

Celui-ci est également mis à distance par l'inévitable montée de quelques marches perpendiculaires à l'avenue, permettant de rallier le niveau d'entrée et d'ainsi dégager un espace suffisant pour pouvoir garer une voiture sous le séjour. C'est un premier parcours dans la parcelle, extérieur, qui rappelle le douma d'antan, cet espace intermédiaire d'entrée que l'on trouvait dans les machiya de Kyoto ¹.

Depuis l'espace d'entrée, situé au même niveau que le perron, on passe au séjour et à la cuisine ouverte, en empruntant de nouveau quelques marches. Grâce à l'escalier principal, installé dans un pan coupé de la maison, on accède à la salle de bain située au premier étage, puis à la chambre parentale et enfin à la chambre d'enfant qui dispose d'une terrasse extérieure, et constituent l'attique de l'édifice.

On a déjà parcouru les trois côtés de la parcelle grâce à la savante organisation spatiale réalisée par un jeu d'escaliers qui force le retournement du visiteur dans l'espace, lui permettant ainsi d'apprécier l'échelle et les dimensions de la maison.

Aucun mur ne vient séparer les différents espaces, ni interrompre le parcours vertical. On ne cesse d'emprunter l'escalier, inondé de lumière et continu du sol jusqu'au ciel. À chaque usage son étage. Tous regardent dans la même direction mais leurs hauteurs, libres, varient.

Eclairé par le puits de lumière qui se trouve derrière lui, l'habitant peut alors secrètement lorgner sur la ville et apprécier son tumulte dans le contre-jour apaisé de sa maison.

Construire le vide

L'escalier, bien que placé au fond du bâtiment, opposé à l'entrée, n'est en rien relégué au second rang. Il occupe au contraire une des positions les plus stratégiques qu'il soit ; à la croisée du public et du privé. Azuma magnifie cet arrière domestique, mais ce devant urbain, et le traite comme une surface mitoyenne privilégiée. L'architecte ne nie pas la ville, comme la fermeture de sa maison pourrait le laisser penser, puisqu'il en reconnaît la présence en dressant devant elle une protection, le mur, et un vide, l'escalier, qui tel un tamis, sélectionne ce qu'elle souhaite laisser pénétrer dans sa maison ; ici sa lumière.

Un travail subtil sur les percements et les jeux de lumières est en effet orchestré au coeur de ce micro-espace. Azuma installe en partie supérieure de chaque palier, mais en partie inférieure de chaque étage, de fines fentes horizontales et introduit dans la maison une lumière avec laquelle les Japonais sont extrêmement familiers :

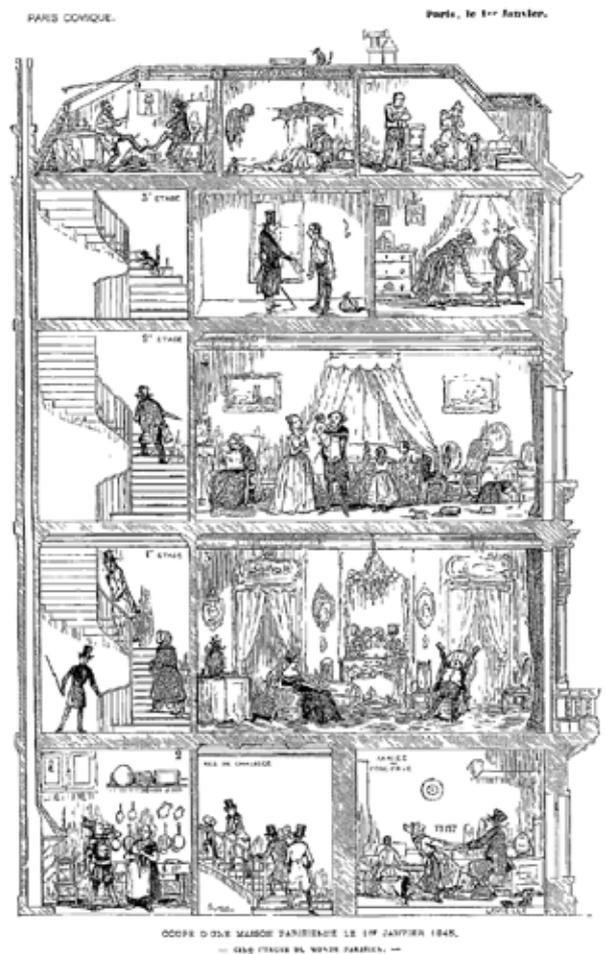
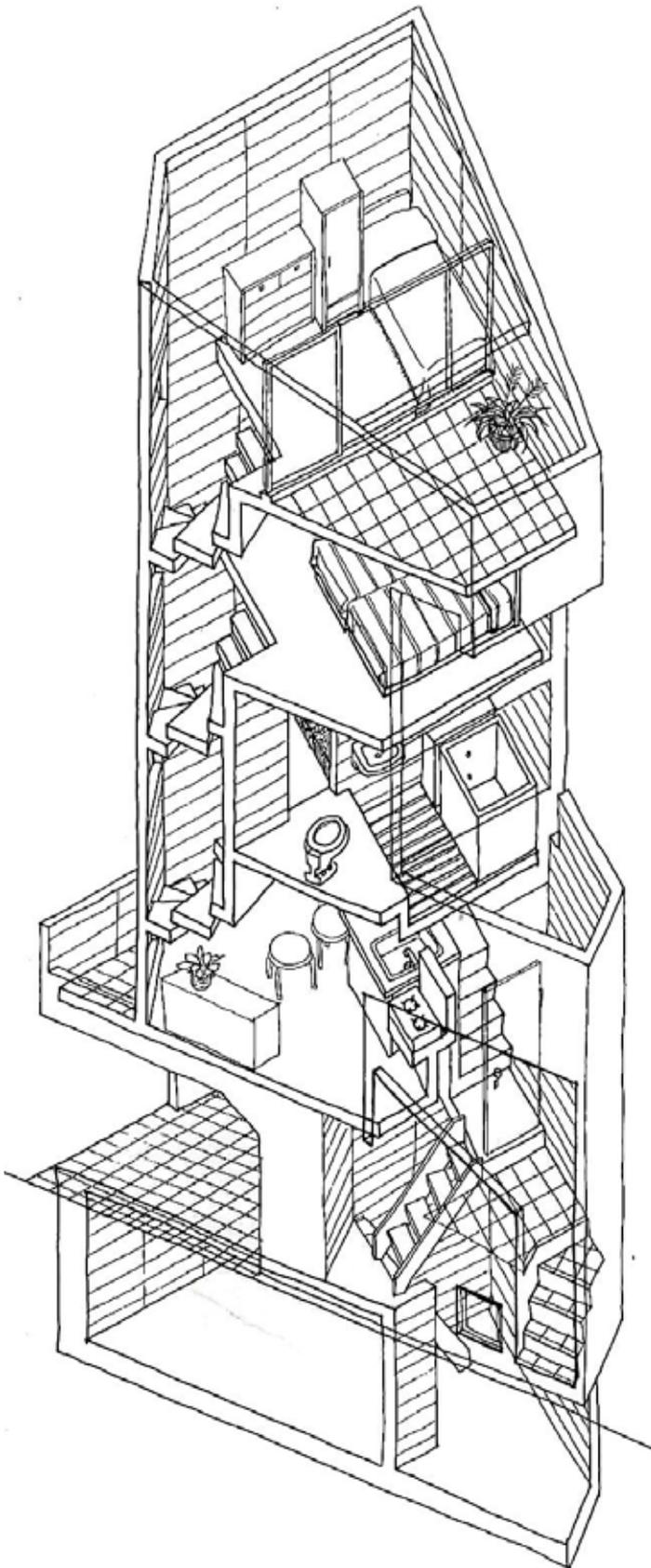
« Dans les maisons traditionnelles japonaises, comme la lumière est introduite après s'être reflétée sur l'engawa, la partie inférieure de la pièce est relativement lumineuse alors que le haut est obscur. (...) En général les Japonais préfèrent la lumière du soleil couchant, qui disparaît pour renaître selon l'idée de la réincarnation »².

L'escalier devient la source d'une lumière diffuse et rasante, qui vient lécher le sol et dilater l'espace vers l'extérieur. Il met ainsi à distance l'agitation de la Jingumae tout en suggérant la présence du monde qui se tient derrière le mur, un contraste saisissant avec la petite échelle qui régit l'intérieur. Le sentiment de protection n'en est que plus intense.

Cet escalier est l'élément structurant de la maison. Il en souligne la profondeur verticale, à la façon d'un tusboniwa, ce patio qui mettait jadis en relief la profondeur horizontale

¹ Maison de ville traditionnelle, en bande, apparue dans la ville basse de Kyoto dès le début du 9e siècle

² Nussbaum, Yann : Tadao Ando, Pensée sur l'architecture et le paysage, Arlea Poche, Seuil, 2014, p.203



Haut : « L'escalier, source d'une lumière diffuse et rasante qui lèche le sol, dilate l'espace. »
Tower House, Tokyo, Jutakutokushu, août 2010
Bas « À l'intérieur de l'immeuble haussmannien de Bertall se mêlent concierges, bourgeois,
artistes, joies, ennui, isolement, Paris »

« L'escalier, vide entre l'extérieur et l'intérieur et pivot autour duquel s'organisent les usages domestiques ». Tower House, Tokyo, Jutakutokushu, août 2010

de la machiya, en introduisant au coeur de l'édifice une nature et une lumière qu'il encadre d'écrans verticaux.

On aperçoit l'autre pièce à travers le shōji³, la nature, et le shōji de nouveau. Comment alors ne pas comprendre la profondeur, lorsque le soleil, rasant, éclaire le mur du fond, tandis que l'on se tient, dans la pénombre, en amont de la courette.

Cette profondeur, que l'on appelle au Japon oku, annonce un lieu progressivement coupé du monde comme nouveau champ des possibles, sacré. L'apprécier, c'est savourer cette sensation étrange qui nous inonde lorsque notre hôte nous guide à travers les dédalles d'une maison inconnue, jusqu'à notre chambre, toujours située au bout du corridor. C'est accepter de se perdre.

L'escalier de la Tower House agit à la fois comme l'espace interstitiel qui lie la rue à l'intérieur, et comme le pivot autour duquel s'organisent les usages domestiques de cette cachette construite pour trois. Il fait alors office d'engawa, du nom de l'espace extérieur couvert construit en périphérie des machiya, qui s'interpose entre la nature et l'intérieur de la maison et caractérise le mâ, ou l'attente, la pause, l'intervalle qui existe entre deux choses.

Large d'un tatami, soit environ 90cm, elle peut être ouverte le jour, et fermée la nuit, grâce à de larges volets de bois. Il s'agit d'une véritable pièce : « là se déroulent les jeux d'enfants et les vieillards y prennent le soleil en hiver. »⁴ L'oku et le mâ, sont autant de notions esthétiques qui permettent de faire entrer en résonance l'habitant et la conception mentale qu'il a de sa maison.

L'escalier d'Azuma est en réalité si fondamental, qu'on en viendrait presque à considérer les différentes pièces comme de simples paliers, aux dimensions généreuses, sur lesquels viennent se développer les usages.

Le vide se construit alors par l'intensité des activités qui se développent sur ces derniers. On pense immédiatement au célèbre dessin de Bertall, qui montre la vie qui s'organise le long des étages d'un immeuble haussmannien au sein duquel se mêlent concierge, bourgeois, artistes, domestiques, joies, ennui et isolement.

Nature

On retrouve en lui l'articulation entre le dehors et le dedans ainsi que l'apport de lumière qu'assuraient auparavant l'engawa et le tsuboniwa. Aucune limite ne vient stopper le parcours vertical dans cet intérieur : la progression dans l'escalier est continue comme elle l'était dans la véranda horizontale, ce dernier se métamorphosant donc en véritable puits de lumière.

Les séparations verticales d'antan, les shojis, prennent

désormais l'apparence de dalles horizontales de béton brut, armé, que l'on traverse successivement, du sol jusqu'au ciel. La modernité dans toute sa splendeur. La Tower House est une machiya que l'on aurait retournée, dressée verticalement pour s'adapter et survivre dans une ville toujours plus dense.

La lumière, le sol, le ciel. L'intervalle, la profondeur, le vide.

C'est finalement la nature qui vient clore et protéger l'intérieur plus que les murs eux-mêmes. C'est la vision poétique du ciel qui, plus que son toit, donne son échelle à la maison : « Un pan de ciel donne vie à l'ombre et la lumière, pousse l'homme à s'interroger sur le sens de la nature et l'incite à avoir une conscience claire des éléments constitutifs de l'espace. »⁵

Alors que la nature n'a jamais semblé si absente de Tokyo, on se rend compte qu'elle n'a finalement jamais quitté la ville, qu'elle a toujours été là pour peu qu'on se soit interrogé sur la façon dont elle se manifeste. Nul besoin d'une plante en pot pour la sentir. L'air, le vent, l'humidité, la géométrie, l'introspection la ravivent : « Tout en optant pour des constructions fermées au coeur de la ville, je crée des espaces complexes en introduisant la nature et les changements de la lumière dans des formes géométriques simples séparées de leur contexte urbain. Je crée ainsi un espace « extraordinaire » dans l'endroit le plus quotidien et familier – la maison – et ce faisant je tente d'inciter les gens à reconsidérer l'ordinaire. »⁶ Ces mots d'Ando, Azuma lui-même aurait pu les dire. Il nous rappelle que la culture japonaise est bercée d'une abstraction leur permettant de vivre une nature souvent sans merci, de s'en protéger, de l'acclimater et de la faire ainsi habiter la maison par des moyens qui peuvent échapper à un oeil qui ne saurait voir.

Réguler les usages

L'escalier est pensé comme l'élément fondamental qui permet à deux ou trois personnes de cohabiter et de pratiquer, tant individuellement que collectivement, les différents usages d'une maison sans mur dont la surface totale n'excède pas les 65m². La vie s'y apparente à une véritable danse. Il évite ainsi à deux personnes de se croiser au même moment ou d'utiliser simultanément un même espace, exception faite du séjour, au niveau le plus bas de la maison, dans lequel la famille entière peut partager un repas. À la circulation et au déplacement, s'ajoutent la pause et l'attente.

Il s'agit d'organiser un mouvement, de dynamiter les usages afin qu'ils se prolongent hors de leurs espaces originellement dédiés, comme la lumière qui frappe

³ « Parois verticale coulissante composée de papier de riz fixé à un cadre en bois. »

⁴ « PEZEU-MASABUAU, Jacques: La maison japonaise, Bibliothèque japonaise, Publications orientalistes de France, 1957, p.51 »2014, p.79 »

⁵ - ⁶ « Nussaume, Yann : Tadao Ando, Pensée sur l'architecture et le paysage, Arlea Poche, Seuil, 2014, p.79 »

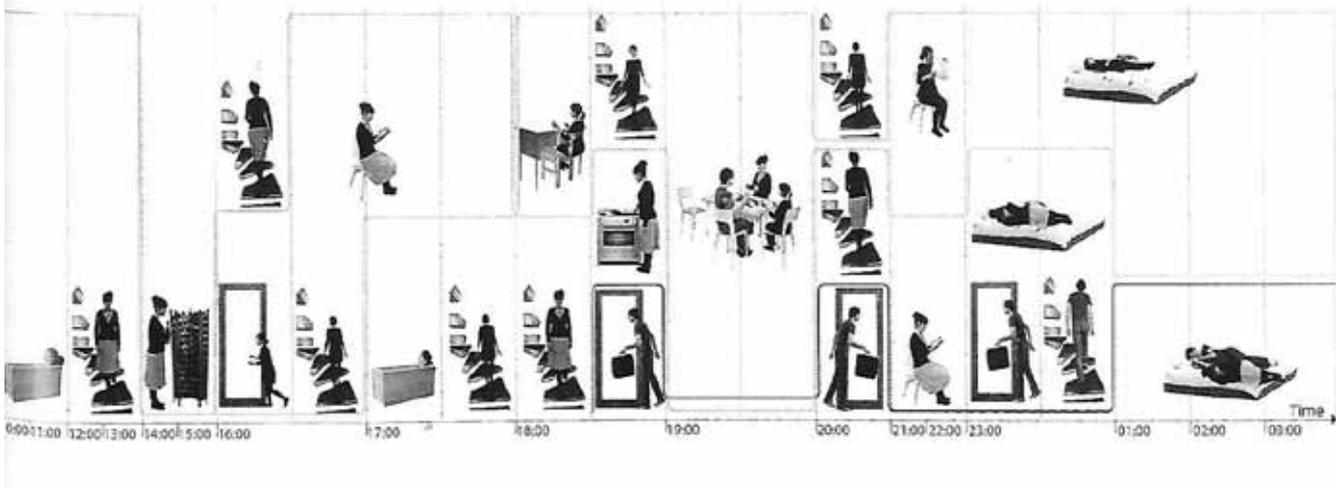


図3 『塔の家』における家族各人の一日の振る舞い



l'escalier puis se propage du sol au plafond des différentes pièces. Parfois, il faut au contraire interrompre le parcours, y installer le silence. On habite les marches.

On y lit, on y pense.

Une gymnastique quotidienne s'organise dans la verticalité de la maison, au fil des heures de la journée qui se succèdent. On se lève, on se lave. On déjeune, on s'habille puis s'en va. Les usages évoluent au rythme de la lumière. La maison s'étire, se dilate, lorsqu'au milieu de la journée, elle se vide de ses habitants, puis se contracte, se comprime le matin et le soir, lorsque l'agitation et les besoins s'intensifient. L'espace est mouvant et s'adapte aux activités de ses habitants.

Azuma donne ainsi à la pratique de son édifice une dimension intemporelle puisqu'elle touche à la sensibilité, à l'introspection, à la nature, qui dépassent de loin l'échelle isolée de l'habitant.

Haut ; « La vie dans l'escalier s'apparante à une véritable gymnastique. »

Bas à gauche ; « Le blanc immaculé de l'escalier le sublime, sur le fond gris et lisse du béton armé. House Tower, Tokyo, Jutakutokushu, mars 2007

Si la Tower House a été conçue en réponse à une demande particulière et définie, celle de l'architecte et de sa famille, elle a surtout été pensée pour l'Homme de Tokyo, en général. La réflexion s'élargit, pour devenir plus universelle, ce qui explique pourquoi, près de 50 ans plus tard, la Tower House est demeurée telle quelle. Personne n'a tenté de partitionner l'intérieur, ni d'ouvrir la maison sur la Jingumae. Le béton est toujours aussi brut, la lumière toujours aussi douce. Seul le modèle de la voiture que l'on gare sous le séjour indique le temps qui passe. Dans une ville aussi mutante que Tokyo, cela relève du miracle.

Habiter l'escalier

La Tower House est un projet emblématique de la production architecturale tokyoïte. Son avant-gardisme lui a permis de traverser les différentes phases d'urbanisation de la ville sans altération, pour faire aujourd'hui écho aux recherches menées par Tsukamoto Yoshiharu sur la Pet Architecture. Cet architecte japonaise désigne ainsi l'immense quantité de bâtiments construits sur des sites impossibles, de toutes formes mais qui ont en commun la petitesse de leurs dimensions. Cet édifice est extrêmement contemporain, sans pour autant nier des siècles de culture architecturale nipponne. Il transpose en effet dans une réalité moderne certains concepts spatiaux et esthétiques traditionnels, tout en envisageant de nouveaux usages domestiques, notamment liés à un escalier dont les dimensions ne sont pas irréductibles et qui occupe, en plan, une surface non négligeable de la parcelle.

Dans un si petit espace, il est en effet impensable de réduire à son simple rôle circulatoire un tel élément. Azuma s'en sert tour à tour d'interstice, de puits de lumière, de lieu lent, d'attente. Il pose les bases d'une réflexion que poursuivront de nombreux architectes qui lui succéderont et qui feront de l'escalier l'un des sujets les plus intéressants de leurs réflexions. On pourra citer à titre d'exemple la House Tower de Tsukamoto, héritière évidente du projet d'Azuma, dont l'escalier d'un blanc immaculé contraste avec le béton mis à nu de ses parois. Ici aussi, ce vide vertical central régule les usages d'un espace continu, sans mur. Il divise l'espace, filtre les vues et comme un prisme, réfléchit la lumière. Il réintroduit la nature au sein de l'édifice et connecte directement le sol au ciel.

Il occupe un rôle spatial si important qu'il relègue les espaces traditionnellement servis au second rang de leur hiérarchisation. Il est d'ailleurs presque absurde de continuer à parler d'espaces servants et d'espaces servis, puisqu'ils ont, dans ce cas, tendance à se confondre et ne former plus qu'un. L'escalier ne sert plus simplement à monter et descendre mais permet bel et bien le développement d'une vie sur ce qu'étaient jadis les

paliers, désormais élargis pour qu'un usage propre puisse s'y organiser. Il se mue tour à tour en cuisine, bureau, chambre et salle de bain.

La représentation en coupe parle d'elle-même puisque chacun des niveaux, aux hauteurs sous plafond différentes, et donc aux altimétries décalées, s'inscrit dans la continuité de la marche qui devrait tenir lieu de palier de desserte. Prenons le cas de la bibliothèque par exemple. Elle caractérise un demi niveau entre la cuisine et la chambre, et sa profondeur, 1,7m, est à peine supérieure à celle du palier intermédiaire d'un escalier à double volée classique. Pourtant, dans cette épaisseur se développe un usage, la lecture, le repos, une lumière particulière, un aménagement, un bureau, une bibliothèque, dont on pourrait presque attraper un livre en poursuivant son ascension tant elle est haute. L'usage dépasse même l'espace qui lui est dédié, puisqu'il se prolonge dans l'escalier.

Il s'agit de retrouver grâce à l'escalier, un élément architectural à l'apparition relativement récente dans la maison de ville japonaise, les qualités d'espace et d'usage liées à la présence de l'engawa et du tsuboniwa sacrifiés sur l'autel d'une urbanisation qui a contraint le foncier à sans cesse se ramifier, et la maison à se séparer de certains espaces. L'idée d'articuler divers usages autour de l'escalier et de ne pas le cantonner à une simple déambulation est intimement liée à son apparition, puisque dès ses origines, on a tenté d'y intégrer des rangements, en occupant sa sous-face par des placards et des tiroirs, afin d'y stocker remèdes, linges et outils.

La maison de ville contemporaine retrouve ainsi la merveilleuse flexibilité des espaces qui a toujours fait la qualité des machiya et perpétue une tradition insulaire, celle d'une étonnante capacité à concevoir la coexistence d'opposé : « Parce qu'il n'a pas pu choisir son contexte de vie, le Japonais comprend difficilement le concept occidental « ceci OU cela » car il peut penser « ceci ET cela », démarche qui semble généralement paradoxale et ambiguë à l'Européen, disons même irrationnelle. »⁷ L'escalier se révèle être à la fois le lieu d'une mobilité, d'une intensité, d'une nécessité, et d'un arrêt, d'une lenteur, d'une rêverie.

Quentin Leclère

⁷ « MASUDA, Tomoya: Japon, Suisse, 1969, p.9-10 »

Entis

Troisième prix (ex aequo)

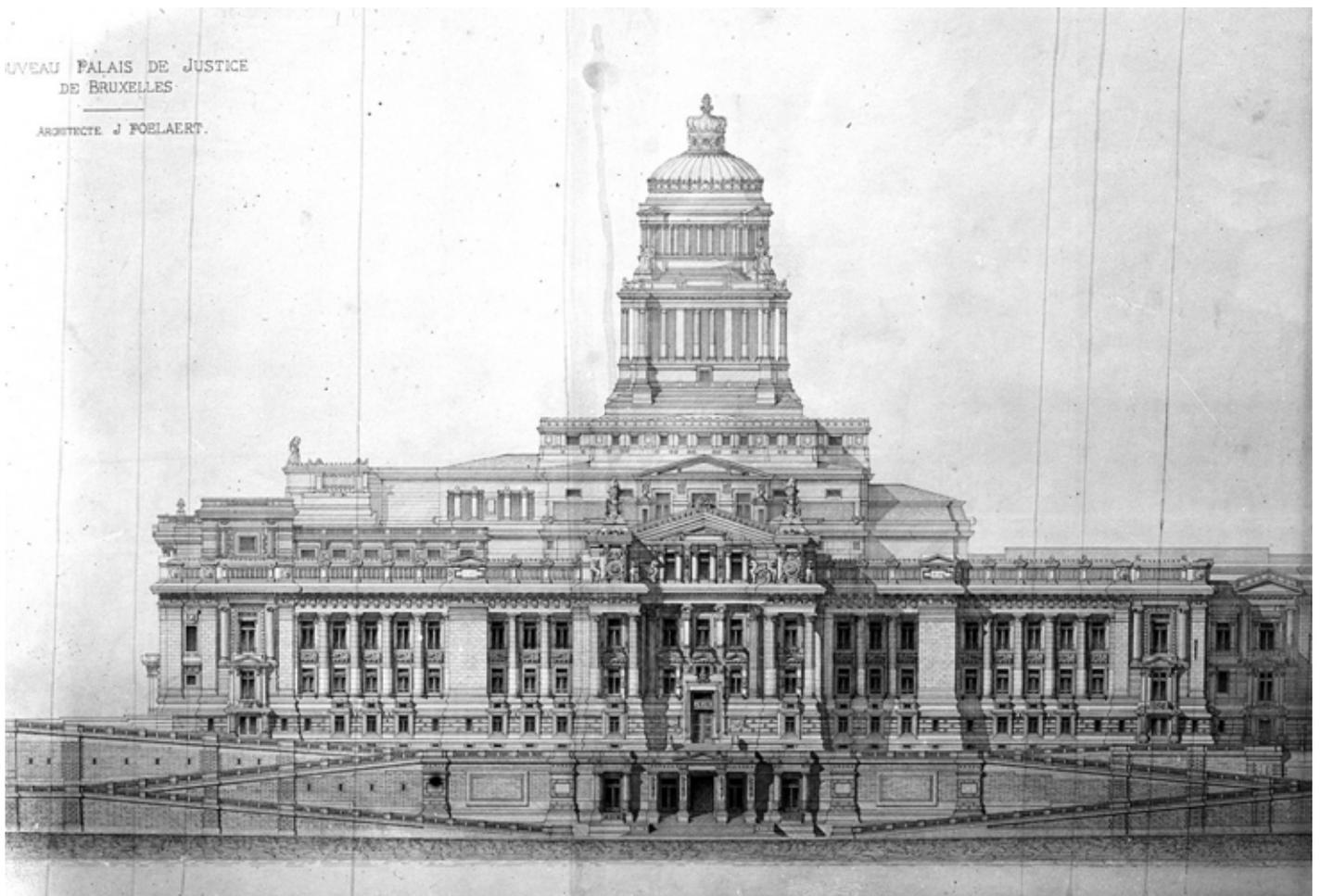
par Fyona Yahiaoui

Biographie

Étudiante en 3e année à la faculté d'architecture La Cambre Horta Bruxelles, j'aspire avec mon travail et mes recherches à créer de l'architecture saisissante. L'architecture revêt de multiples formes, aujourd'hui c'est par l'écriture qu'elle est consacrée au Visiteur. Nous sommes des chercheurs, des créateurs, en quête de connaissance et d'expertise. J'escompte être une voie, une plume, un regard sur l'architecture et ses ramescences de demain.

Texte à propos du Palais de Justice, 1883 Bruxelles, Belgique
Architecte : Joseph Poelaert.

« C'est biblique et michelangelesque, avec du Piranèse et un peu, peut-être, de folie — de la bonne, ma foi » Paul Verlaine



Bruxelles, rue du miroir 7h43

J'ai chaud. J'en ai assez de monter cette pente tous les matins. Tous les jours, le même chemin, les mêmes portes et fenêtres. Parfois, quand je suis bien en retard, je vois l'antiquaire au coin de la rue Haute ranger ses babioles. Il a vraiment une dégaine particulière. Toujours un petit foulard en soie noué autour du cou, je ne me rappelle pas l'avoir vu porter deux fois le même. Un gilet d'homme sur une chemise, je ne me rappelle pas non plus avoir vu une couleur unie sur le dos de ce monsieur.

J'y suis presque, je commence à transpirer. Je me déshabille un peu, mais bon, dès que je serais dans le tram je crèverais de froid avec une nuque mouillée.

Enfin l'ascenseur de Poelart, il y a toujours la queue à cette heure-là. Les cyclistes, pourquoi avez-vous un vélo si vous avez peur de vous en servir en montée ? Vous bloquez tout le monde, déjà qu'il a des poussettes ce matin.

Bon, je me faufile. Appuie sur le bouton si tu veux qu'on démarre, allez appuie.

Ah, ma récompense.

Ma joie visuelle du matin, et du soir. Le Palais de Justice.

S'il y a une chose que j'aime à Bruxelles, c'est que quand on est dans la rue, on peut se permettre de lever la tête, de boire toutes les vues possibles sans se faire bousculer. Alors c'est ce moment-là, sur 300 mètres, où regarder de vant sois est inutile. La tête rivée à gauche, sur le palais.

« Avec ses colonnades titanesques, ses pilastres, et ses entablements, le palais offre un spectacle Piranésien » comme dirait ma prof d'histoire de l'architecture. D'ailleurs 7h48, je vais encore être en retard à son cours.

Le portique central doit être situé à 40 mètres de haut, il est surmonté du buste de Thémis, déesse de la justice, de la loi et de l'équité. J'adore cette statue, je l'aurais bien dans mon jardin plus tard.

*

Je me meurs, je me meurs.

Cela commence à faire longtemps que je me meurs. J'entends, je ressens, j'imagine, mais je ne vois pas, je ne suis plus. On ne sait pas combien de temps il me reste.

Combien de temps vais-je devoir être assisté.

Cela fait déjà une éternité que je suis comme ça, j'ai l'impression que je l'ai toujours été.

Je craque littéralement. Je me fripe, je vieillis.

Est-ce inévitable ? Est-ce qu'on va m'oublier quand je ne serais plus là ?

*

Oh je panique, on s'occupe bien de moi pourtant. Tous les jours, toutes les heures, on me rend visite. Je ne suis pas plus délaissé qu'un autre, au contraire, on prend soin de moi.

Alors pourquoi ai-je si peur ?

C'est peut-être le fait d'être bloqué, à cogiter sur mon sort. Ce qui me reste vraiment, ce sont les vibrations, le ressenti auditif. C'est un flot de sons sans fin, un tohu-bohu pour atmosphère.

J'aime observer le bruit des pas. Ils en existent une infinité. Cet homme a le pas lourd sur le pavé, cela vibre, ce sont les barytons. Elle, là, clique, avec ses talons, les sopranos. Voiture, skate, vélo qui roulent, les basses. Cette volée musicale de la ville, la symphonie du revêtement on pourrait l'appeler. Je pourrais en écrire les partitions un jour. Une ode au mouvement, des violons pour le vent, des flûtes pour les oiseaux et des carillons pour les arbres.

*

Je me promène encore dans ces milliers de couloirs. Pour certain un dédale, pour moi un voyage toujours magique. J'arrive sur la place Poelart, je sors pour admirer la vue. C'est comme si on avait été miniaturisé pour prendre conscience de la grandeur des choses.

J'ai dû abandonner cette vue. Je ne voulais pas partir de ma maison. Mais elle se détériorait, se faisait trop vieille malgré les rénovations à répétition. Maintenant je regarde ma demeure au loin à l'écart.

Les chemins, les odeurs, les couleurs me manquent. Des sensations que je ne revis pas dans un autre quartier. Parfois je passe à la place, un peu pour me repentir. Penser à ce que j'ai perdu et me contenter de ce que j'ai gagné. Seul face à moi-même en permanence. J'en ai eu peur pendant longtemps, aujourd'hui je vis avec.

J'aime me promener, de longues balades m'attendent tous les jours. Sillonner la ville, trouver ses recoins aussi timides que beaux. Ces endroits cachés du public que seuls les amoureux connaissent.

Pouvoir passer discrètement, les voir, et rêver.

Bientôt mon arrêt. Je n'aime pas me lever pour appuyer sur le bouton-stop. Il y a toujours quelqu'un qui va le faire pour moi. Ici, commence mon jeu du transport : qui va se lever et descendre. La vieille dame là-bas ? Non, elle aussi attend. Ah lui, je le sens bien, il bouge répétitivement sa jambe, il est en retard. J'avais raison ! Il appuie. Je viens de gagner 20 secondes d'assolement.

Je vois le palais de justice au loin et la vue de tout Bruxelles en face.

On respire, on s'arrête, on admire.
Le soleil est en train de se coucher. C'est beau une ville quand même.

*

Je sens les derniers rayons du soleil sur moi. Cela tient chaud aux pierres, on peut en sentir l'odeur réconfortante.

Mais je me meurs, je me meurs toujours. Est-ce normal d'être pris dans ces spirales de questions ? Comment sera la fin ? Ou comme j'aime à le penser, ce début ?

Les lampadaires viennent de s'allumer, j'entends leurs grésillements. J'aimerais pouvoir en voir les couleurs, tout comme celles du crépuscule.

Je ne veux pas passer cette nuit seul encore. Cette solitude latente d'une chaleur qui ne vient pas. Alors j'écoute le bruit de la ville, pas les bruits. Un tout, une unité symphonique qui me berce ou qui me heurte, c'est tout ce qui me raccroche à cette réalité.

L'heure de pointe est enfin passée, je n'entends plus que quelques voitures sur le pavé.

Ce que je préfère, ce sont les chats qui rôdent la nuit. Discrets comme un premier regard, il faut se concentrer pour les deviner.

Cette vie n'a plus de sens, je suis fatigué d'exister. Pourquoi ce besoin constant de s'accrocher à la vie, d'avoir peur de l'inconnu ? Je suis partant pour ce grand pas, les autres ils ne me posent pas la question. C'est égoïste, on se bat pour moi, je devrais me battre aussi, pas me laisser aller. Je suis capable de plus, je suis capable de tenir. Mais je suis lasse.

Enfin je l'entends, je l'attends tous les soirs cette voix, ce chant qui passe devant moi. Elle est triste ce soir, sa chanson est mélancolique, j'aimerais pouvoir la réconforter. La encore je ne peux pas, peut-être qu'elle m'entend ? Cela serait beau qu'elle me ressente.

Comme tous les jours, j'ai le spleen. Ça va bien finir par passer, mais ma maison me manque. Je suis encore à roder aux Marolles, on la voit au loin. Elle me regarde aussi où que j'aille, on est lié, c'est plus que de la pierre, c'est de l'essence de vie.

Des fois, je me projette dans un endroit et essaie d'imaginer toutes les vies, les souvenirs qu'il a pu connaître. J'aimerais trouver un moyen d'en capturer l'énergie.

Dans ma maison je n'ai que de bons souvenirs, son architecture me manque. C'est comme une paire de gants quand on trouve celle qui nous va, il est difficile d'en changer.

Mais il fallait partir, peut-être un jour pourrai-je y retourner, une fois rénovée. Son temps est compté, c'est ça le plus dur. Savoir qu'il y a cette fin, objet, monument ou humain, et même la terre.

Il y avait un dôme dans ma maison, tellement haut, avec un vide central. Tout l'espace de circulation était organisé autour d'un plan centré en rez-de-chaussée.

*

J'ai chaud. J'en ai assez de monter cette pente tous les matins. Tous les jours, le même chemin, les mêmes portes et fenêtres.

Une journée où il est trop tôt pour les humains. Je ne comprends pas l'heure, les horloges, les montres. Je me demande souvent pourquoi on ne vit plus avec le soleil, comme nos ancêtres. Se lever avec l'aurore, et suivre la courbe de l'astre jusqu'au coucher.

C'est l'hiver, il fait presque nuit ce matin. Les premiers rayons atteignent le dôme du Palais de Justice.

Je repense à la BD de Peeters et Schuiten sur Brüssel que j'ai lu hier. Cela m'a inspiré un peu pour décrire ce bâtiment qui en soit m'obsède un peu : temple babylonien égaré dans une bourgade qui a grandi trop vite, invraisemblable accumulation de pilastres et de colonnes, de porches, de couloirs et d'escaliers, le Palais de Justice est l'incarnation de cette folie des grandeurs belge.

L'antiquaire de rue Haute était toujours en train d'arranger ces babioles. À ce moment-là j'écoutais Metarmophosis de Philip Glass, on aurait dit une scène de film. Des accentuations de notes pour chaque mouvement du chineur.

J'adore écouter de la musique durant les trajets, cette bulle eurythmique qui n'est qu'à nous. Le matin surtout, je n'arrive plus à supporter la pollution sonore.

J'adore écouter de la musique durant les trajets, cette bulle eurythmique qui n'est qu'à nous. Le matin surtout, je n'arrive plus à supporter la pollution sonore.

*

Je n'en peux plus de ses klaxons et sirènes qui me percent les tympans. La symphonie de ce matin serait à revoir, elle ne passerait pas le concours de Radio France.

Un nouveau jour, toujours la même chose pour moi. Cloué, incapable de quoi que ce soit. Aujourd'hui j'ai eu droit à un diagnostic, c'est « compliqué ». Qu'est-ce que cela veut dire ? Je continue à me mourir, et personne ne m'entend. Toujours aussi impuissant, bien ironique comparé à mon gabarit.

J'ai fait un rêve cette nuit, je rêvais d'intérieur, de mon intérieur. Il y avait une étoile à 16 branches qui marquait le centre de mon être. J'ai vu aussi les méandres de mon esprit, 94 escaliers, 4 320 marches, 41 escaliers, 630 marches et 29 escaliers, 991 marches. Incompréhension au réveil, extase de ce que l'inconscient nous apporte. Peut-être est-ce le temps qu'il me reste ?

Oui, c'est vrai, je me meurs, pendant un instant j'avais oublié. Je ne veux pas disparaître. Résister, resplendir, comme d'antan.

*

Encore une fois, je viens prendre la brise du matin et mon déjeuner sur place Poelart. Je me rends compte que je viens tous les jours, c'est presque comme si je n'étais jamais parti. Le temps, un moment d'être à nouveau mélancolique.

Le portique central du palais est remarquable par sa grandeur et sa hardiesse de conception. Il a une ouverture de 18 mètres et une hauteur de 40 mètres, y compris l'entablement, le fronton et l'attique, nous donne l'impression de n'être rien. Nous ne sommes rien et tout est rien.

Ah, faut que j'arrête de réfléchir comme ça moi.

J'aurais voulu être architecte, ou plutôt concepteur. Pour que l'habitant ne puisse oublier une maison, ou un bâtiment. Qui reste, jusqu'aux rêves et souvenirs.

D'ailleurs, je ne sais pas comment se nomme l'architecte de mon ancien foyer.

*

J'ai encore gagné au jeu du transport, je devrais peut-être le faire breveter.

Il fait déjà nuit, je n'aime pas cet hiver, j'ai l'impression de vivre quelque part où le soleil fait la gueule. Mais les lumières de la ville sont belles cette nuit.

Seul regret, les étoiles, où sont-elles ? Elles aussi doivent bouder ce soir, elles boudent la pollution humaine.

Je suis assis sur le rebord près de l'ascenseur de Louise. Il y a une différence de 20 mètres entre la ville du bas et la ville du haut. J'aime les panoramas.

Je me suis rendu compte d'un truc assez drôle aujourd'hui, la place Poelart porte le nom de son créateur, qui est d'ailleurs aussi l'architecte du Palais de Justice. C'est quand même un besoin d'ego et de reconnaissance assez grave, mais bon à l'époque c'était normal. Comme aujourd'hui les restaurants ou cafés qui s'appelle Chez Léo, Chez Fleurs. Personnellement, je ne me vois pas ouvrir le café Chez Baptiste.

La vie est ainsi faite d'incompréhension pour ma tête. Et je préfère revenir à ma contemplation du soir avec Satie qui berce le vent dans mes oreilles.

*

Encore une nuit qui s'installe, un vent frais me frappe. Mais les sensations sont floues, les ressentis comme amortis par un filet de brume. Une journée où rien ne se passe, une léthargie constante de mon être.

Je n'en peux plus, le temps n'a plus de valeur, il s'est arrêté pour moi. Malheureusement, il n'est pas là pour discuter.

Je me souviens de ma prestance, du monde que je voyais, de tout ce que j'inspirais. Aujourd'hui, je me fais pitié, c'est un mauvais jour.

Demain je me rassurerais, car on s'occupe toujours de moi, important, bien qu'absent. Je représentais la force, la clémence, la justice et la loi. Je ne représente rien maintenant, à part la tristesse, la vieillesse et la mort imminente.

Heureusement que mon père n'est plus de ce monde pour me voir ainsi, lui qui était si fier.

Ma voix du soir n'est pas encore rentrée, c'est peut-être pour cela que je ne suis pas content.

Mais il me semble avoir entendu quelqu'un fredonner un air de piano, un air de Satie.

*

Je ne veux pas rentrer chez moi, j'ai rejoint d'anciens colocataires. À eux aussi notre maison manque. On se rappelle des anecdotes, j'ai commencé à les écrire. Mais je ne sais pas s'il est possible de retranscrire assez justement ces émotions, comme les odeurs, elles sont trop personnelles. Avec de l'entraînement et beaucoup de recherche, peut-être que j'y arriverais.

J'écoute la ville, il n'y a pas un bruit ce soir. C'est l'heure du dîner, on entend les couverts qui claquent, les éclats de rire et de vie. Tout résonne jusqu'à nous, ce spectacle auditif est fascinant.

D'ailleurs ce garçon-là rate quelque chose, tous ces jeunes avec leurs musiques dans les oreilles. Comme si le son vivant ne les intéressait plus et préféraient au contraire le sonore artificiel.

*

Ce matin, je suis en avance pour une fois, c'est même la première. J'ai mon petit-déjeuner dans les mains, et les fesses sur les marches du Palais de Justice. J'attends mon tram, j'ai encore une bonne quinzaine de minutes.

J'observe le groupe sculptural de la Justice. Au centre, un vieillard assis semble méditer, plus loin que le temps. Son front est large, son torse est puissant, le bras au repos maintient le bâton du justicier : c'est le Droit. Il s'inspire de la Justice qui tient les raisons opposées en équilibre dans les plateaux. Il s'inspire aussi de la Mansuétude, qui vient à lui, portant un enfant. Il y a une recherche du détail très forte dans ces statues, si seulement je pouvais en donner autant dans mon travail.

J'ai beau être en architecture, faire de la structure, je suis toujours émerveillé. Car, comment cela peut-il tenir ? Comment autant de grandeur et de vide ? Plus rien n'est à l'échelle humaine ici

Il est temps de partir, finalement, je serais en retard.

Ils ont fermé la plupart des accès au Palais de justice à cause des rénovations, c'est triste.

Le monument est comme sous-assistance respiratoire avec ces échafaudages.

Un dernier regard, de toute façon, je le retrouve ce soir.

*

J'ai encore rêvé cette nuit, je ne veux plus faire de rêve. J'étais dans la salle des pas perdus. C'était un immense vaisseau, avec des piliers énormes, des colonnes, de larges galeries circulaires et le néant. J'étais perdu, et je perdure sous cette forme lasse de moi-même.

Je me meurs, je me meurs. Je me fripe, je vieillis. Je craque littéralement, alors on me soutient, on m'échafaude pour que je résiste.

Sauvez-moi ! Mais mon souffle s'estompe et plus personne ne m'entend. Je ne m'entends plus.

Mon cœur de pierre s'effondre.

*

Un nouveau rayon de soleil et de vie sur Bruxelles. Je regarde au loin mon ancien chez-moi, il semble me surveiller. Il trône sur la ville haute, de toute sa puissance et splendeur.

Aujourd'hui j'écris que l'architecture est un foyer, une part du quotidien et une entité.

Fyona Yahoui

La ligne rouge

Troisième prix (ex aequo)

par Guillaume Larraufie

Biographie

Jeune architecte récemment installé en libéral à Bordeaux. Je suis originaire de Corrèze, donc attaché aux vastes espaces naturels et attentif à l'action des humains sur ces territoires. Mes études à l'ENSAP Bx (Ecole Nationale Supérieure D'architecture de Paysage de Bordeaux) m'ont amené à voyager dans toute l'Amérique Latine et notamment au Chili où se déroule la situation décrite dans le texte Ligne Rouge.

Texte à propos des Termas geométricas, 2009 Region des fleuves, Chili Architecte : Germán del Sol

Au départ de Coñaripe, la route qui conduit aux Termas Geométricas laisse les habitations multicolores derrière elle pour débiter rapidement son ascension. Elle court sous le regard sérieux des deux pointes des volcans Villarrica et Quetupillán, tous deux auréolés de blanc.

En quittant les plaines et le lac du village, la route devient chemin et prend la direction des versants froids de la Cordillère des Andes.

Les thermes sont encore loin.

Et pour cause, il faut garder longtemps le cap de ces monts qui s'imposent de part et d'autre comme les colonnes d'une porte d'entrée.

Le chemin sévèrement escarpé grimpe et sillonne à travers les doux reliefs. Il quitte les parcelles agricoles pour s'enfoncer dans une forêt qui ne se rouvrira plus.

La lumière baisse, le champ de vision se rétrécit d'abord horizontalement et ne laisse ensuite au ciel qu'une fine bande au-dessus du chemin. Le très mauvais état de ce circuit oblige à une lenteur qui, qu'on le veuille ou non, nous impose la relativité du temps de cette forêt. Le lieu donne ses conditions. Le temps devient lent et le lieu excite une curiosité enfantine.

Le visiteur, comme l'architecte, n'ont pas d'autre choix que de considérer ces commandements.

Cette route semble avoir été conçue par ce dernier, de concert avec la forêt. Elle est le véritable seuil.

Le projet architectural exprime son obéissance et sa volonté de jouer avec la nature, de composer avec elle un lieu habité par elle et par l'homme. La curiosité déjà éveillée, il est celui qui attire toute notre attention. L'architecture a permis ici d'organiser l'espace dans un ravin inaccessible,

au milieu de la forêt, autour de sources d'eau chaude et d'une rivière de montagne d'eau glaciale.

La façade peu engageante fait face et ne s'efface pas. Elle est un passage brutal après un transport hypnotisant de sons et d'images. Ce porche passé, le temps est de nouveau différent dès lors que s'offrent à la déambulation les premières planches rouges et qu'il n'y a plus à discuter.

Il n'y a plus d'horizons, il n'y a que la forêt indigène qui laisse filer un bout de ciel et ce circuit de bois rouge vif qui sillonne la gorge dans un vacarme apaisant produit par l'eau en cascade.

Les quelques cabines, accessibles directement par une passerelle surplombant le fil d'eau qui court, nous invitent à adopter la nudité partielle qui correspond à l'usage des thermes et qui répond aussi à cette nature subtilement habitée.

C'est le premier vrai contact avec cet espace construit, toucher la pierre, fermer les lourds loquets de bois peint, usé et humide. Nous ne sommes que très légèrement à l'abri dans ces cabines.

L'air circule, les insectes rentrent et nous font comprendre que nous sommes chez eux. Des toitures aérées de ces constructions dégoulinent une végétation, comme une nouvelle concession de l'architecte à la nature pour faire accepter l'affront que sont ces objets. Le contact tactile ne sera jamais mis au repos dans le projet. Les mains sont amenées à toucher souvent les matières brutes qui composent l'espace construit.

Partout dans le monde, l'architecture est un lieu de sociabilité, d'échange et de partage. Pourtant, il convient de se rendre seul aux thermes de ce vallon.

Il n'y a pas aux Termas Geométricas de raison d'exulter.

Il s'agit d'avantage d'un lieu d'observation et d'introspection. Le fait d'être seul renforce la sensibilité, la capacité à écouter les sons, à avoir l'esprit ouvert et à comprendre ce qui se joue ici. La solitude, elle accompagne le récit, elle lui donne une puissance et une profondeur propice à une certaine méditation.

Pourtant, le parcours nous incite à jouer, à déambuler, à aller visiter les recoins qui offrent tous une rencontre différente. Tout bouge, ce qui n'est pas du ressort de l'architecture mais de la nature rayonnante et envahissante.

En soi, le projet emmène tout un chacun vers une certaine autonomie. Chaque personne va s'approprier un morceau du lieu, pendant un instant.

L'ascension saccadée et la multiplication des bains, des terrasses et des plis, conduisent tous vers des coins qui semblent secrets.

Il n'y a pas vraiment de vision d'ensemble du projet.

Apparaissent peu à peu les formes planes qui percutent les recoins du relief, de part et d'autre de la passerelle, pour former une cascade de roche. Ce sont les dix-sept

bains de béton et d'ardoise dans lesquels s'écoule abondamment l'eau émanant des flancs du vallon.

La rencontre de cette eau chaude et de l'air frais qui règne dans le fond du ravin crée d'immenses nuages brumeux. Ils envahissent l'espace et nous obligent à les observer, à les traverser. Ils contribuent au mouvement perpétuel de ce lieu déjà ordonné par le cours d'eau. Ils se dissipent et ouvrent le passage vers le prochain bain, la prochaine passerelle, la prochaine rencontre.

Les flancs de la vallée sont les murs du projet. L'architecte de ces murs est le cours d'eau de montagne qui apporte avec lui une atmosphère humide, une ambiance sonore grave et un mouvement continu. Il est le véritable décideur même si, au cours de l'histoire du projet, il sait se dissimuler pour faire oublier sa présence visuelle et sonore.

Le long de ce cours d'eau, la nature sauvage offre un cadre diversifié et des limites d'une beauté précieuse.

Ces frontières sont un élément majeur de la perception de l'espace. Elles annoncent clairement qu'il ne s'agit pas d'une route, d'un passage ou d'un chemin de montagne.

Il s'agit d'un espace par essence, un lieu autonome qui est une fin en soi. C'est un endroit qui donne la sensation, toujours en douceur, d'être perpétuellement au centre des choses. Une place urbaine, la douceur et la fraîcheur d'un environnement sauvage en plus.



Lecture et perception.

C'est un théâtre du ressenti. Difficile de dire s'il s'agit d'une caractéristique définissant la réussite ou non d'un projet, étant donné que tous les programmes ne sont pas propices de manière égale au travail sur la sensation.

Pour autant, ici, les automatismes de perception de l'espace sont chahutés à travers les sens. L'image mentale consciente qui restera sera de toute manière alimentée par d'autres sensations et sera plus riche qu'un unique souvenir visuel.

Lorsque l'on arpente le site, que l'on traverse le ravin avec confiance, pour rechercher un coin plus ou moins caché, on touche, on sent et on entend le projet de toutes parts.

Il n'y a que très peu de matières dans la composition, mais le corps est en interaction directe avec celles-ci : la pierre, le bois, la végétation et bien sûr l'eau.

L'eau chaude des sources qui semblent jaillir des flancs du vallon coule le long de conduits en bois noir pour être distribuée aux différents bains. Ces canalisations ouvertes filent le long du projet en s'enlaçant avec la passerelle.

En passant sous nos pieds, elle libère un air chaud et humide chargé d'odeurs qui enveloppe le corps.

L'eau qui s'enfuit par nuages des piscines offre un support en mouvement pour sublimer les quelques rayons lumineux qui ont réussi à emprunter les interstices de la canopée. Les souillures envahissent le projet, comme les animaux, les herbes et les ruissellements pirates de l'eau omniprésente.

Tout est une affaire d'invasion dans ce vallon.

Le projet envahit soudainement la nature sauvage, l'eau brûlante ruisselante de la terre envahit l'air et les piscines, la végétation envahit les circulations, les rayons de soleil envahissent tant bien que mal la vallée en s'exprimant grâce aux nuages de buée. C'est un tableau, une composition riche qui met en scène de façon assez caricaturale l'opposition des éléments dans un lieu clos.

L'air passe partout, rien n'est fermé.

Et tout respire, sauf l'architecture, immobile et sereine.

Instant privilégié.

Les terrasses invitent tour à tour à adopter des positions corporelles naturelles, on s'assoit contre un muret, on s'allonge sur une bordure, le bras dans l'eau.

Quelques éléments de mobilier en bois sont disposés de côté et d'autre, mais ils n'apportent rien à l'histoire et ne sont souvent utiles qu'à garder les tissus hors de l'humidité du sol.

Le bain est un moment précieux. Il est un poste d'observation et d'introspection simultanées. Le projet fort devient doux. Il est satisfaisant d'observer l'environnement en mouvement et le corps changeant sous l'effet de l'eau brûlante. Le corps nu et immergé, la sensibilité est accrue.



«Crédit photo : La Pame Durán»

Il s'agit de l'instant privilégié du projet qui se répète autant de fois que chacun le veut dans des conditions visuelles et sensibles chaque fois légèrement différentes.

La passerelle, qui met en scène ces moments de bain, est la ligne guide au creux de cette gorge. Elle guide chacun de nos pas, dans un rouge sang, vers la chute d'eau qui est un fond de scène luxueux. Le flot continu se déverse au centre d'un espace confiné et confidentiel. Il souligne la verticalité imposée depuis le début par le projet et le vallon. L'ascension se termine.

Cette chute d'eau froide est une admirable ponctuation à la narration. Un moment de réponse.

Le parcours était une opportunité de découvrir une série de mystères à travers des étapes, des moments clés et des changements de rythme.

Les terrasses, un moulin vieillissant, les cabines, les bains fumants, les plantes exotiques envahissantes, la rivière... tous ces éléments sont les supports offerts par l'architecte à l'imagination de chacun.

Pratique utopique.

La notion de parcours dans l'oeuvre de Germán del Sol est visiblement travaillée à travers cet origami de bois.

Il s'agit d'un assemblage de matières et d'espace qui sont le support et la force poétique du lieu.

Il est possible d'imaginer que le fait de poser là une forme si forte et si vive n'a pas placé l'architecte dans une recherche de l'harmonie parfaite de la forme architecturale avec la nature. Il semble ici que l'idée était de créer un oxy-more spatial, un choc doux pour créer du sens et stimuler l'imaginaire.

L'intervention humaine par l'architecture n'a pas pour effet de créer une spiritualité, puisque l'âme est empruntée directement à la nature envahissante.

Ici, l'architecture a rendu accessible une situation naturelle qui, de fait de son éloignement et de son confinement, aurait laissé l'homme loin de son tumulte, tout en lui donnant un sens nouveau.

L'architecte touche du doigt une sorte d'idéal de la pratique dans la noblesse d'un programme et la richesse d'une situation de base. Pourtant, l'intervention est complexe. Le projet des Termas Geométricas, par son agencement, ses matériaux, son système d'adduction de l'eau, démontre que l'architecte ne résiste pas à la recherche permanente de procédés innovants et de spatialités singulières. Cependant, il propose une définition de la conception qui s'enracine et se construit avec ce qui est sur place, la culture, les matériaux, les éléments, et qui cherche à refaire de l'architecture toujours un peu mieux.

C'est un pas de recul important qui permet de ramener chaque projet à un nouveau début pour écrire une narration qui lui est propre.

Il est possible de comprendre, de lire dans ce lieu que ce-

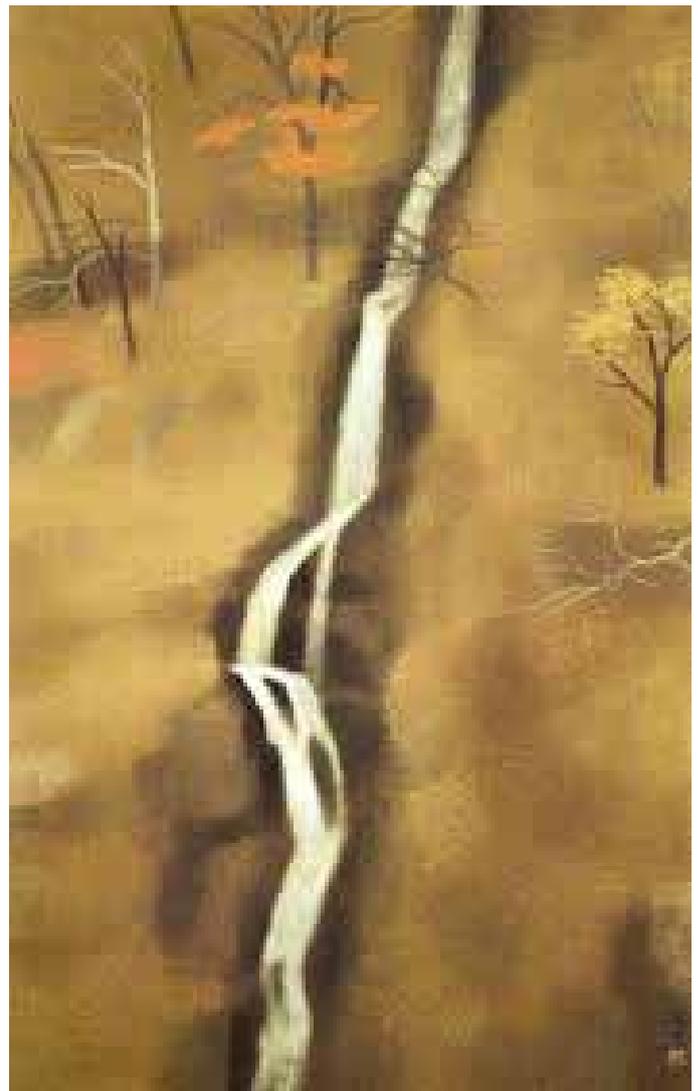
lui-ci est effectivement un assemblage de forces et de matières déjà présentes avant la proposition de l'architecte.

Pour cela, le projet montre que Germán Del Sol a su se libérer des a priori sur la façon d'habiter des lieux de tente. Tout n'est pas que matériaux nobles, tout n'est pas que propreté et raffinement. Ici, tout était déjà sur place

Il faut arranger, attacher, abouter, assortir, articuler les éléments pour construire. L'exercice est de donner accès, de souligner, et de donner des clés de lecture du site.

Ce projet oblige le concepteur d'espace à réfléchir à la nature d'une intervention humaine dans un cadre si visiblement et si naturellement sophistiqué. Et dans cette tentative de relier la ville et la nature, la vie des Hommes et l'isolement, la position de l'architecte est primordiale pour créer un lieu durable.

La force de cette proposition est de bâtir un espace unique, une intervention humaine soudaine qui contribue à une modification forte et qui pourtant ne rattache pas complètement cet endroit à la vie moderne.



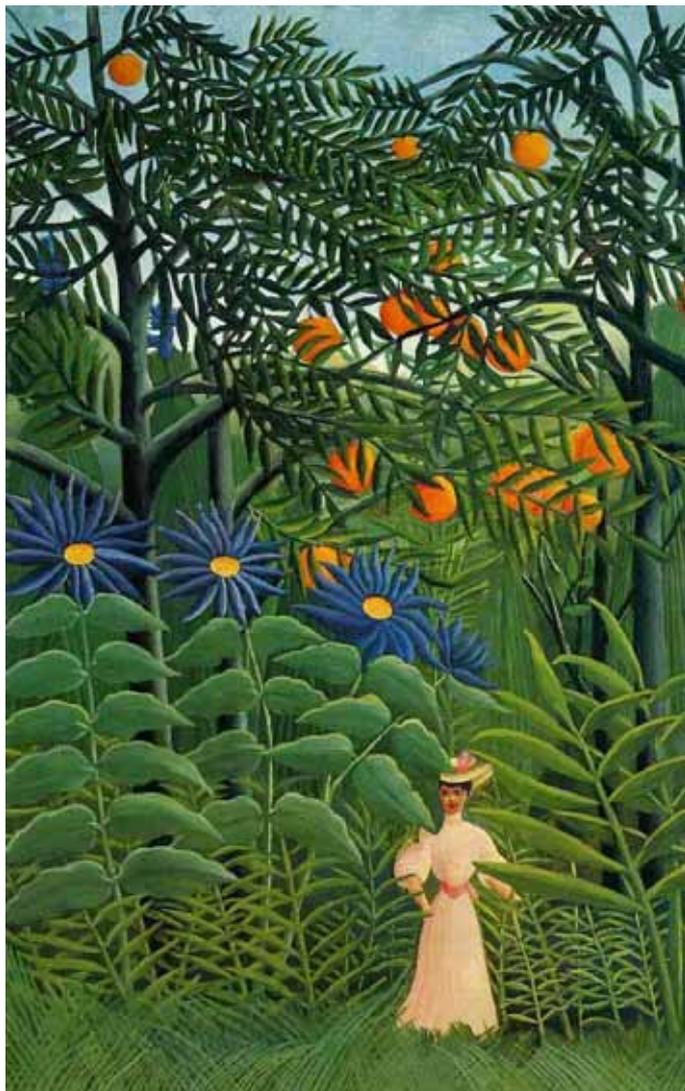
«Motif d'inspiration. Kaï Higashiyama Crédit : Germán del sol»

Par une route escarpée, par une absence d'écrans, de réseaux, etc... chacun reste à sa place et la rencontre de deux univers se fait gracieusement et de sorte que chacun y est sublimé.

Une utopie mise en scène qui ne porte pas réellement sur une question sociale, mais qui touche quelque chose qui a à voir avec la relation de l'homme contemporain, qui habite des lieux qu'il construit avec des matériaux empruntés à l'environnement, avec la nature. Cette thématique si simple et si naturelle, pourtant si souvent aux antipodes de la fabrication des lieux de vie du quotidien.

Bien sûr, ici le site est si fort qu'il a dicté ses règles, son temps et sa façon d'être au monde, reclus, isolé et apaisant. L'architecte donne à connaître avec le projet sa propre lecture du site. Il obéit aux conditions et compose en tandem avec la nature qui a déjà installé son travail.

Il s'agit d'avoir un regard bienveillant sur l'architecture contemporaine et s'approprier de belles idées et de beaux



«Femme se promenant dans une forêt exotique, Henri Rousseau»

lieux pour bonifier l'univers du quotidien en un univers de récit et d'imaginaire.

L'architecture est une pratique où l'homme a toujours, de manière volontaire ou non, normé, structuré son habitat souvent en opposition avec ce qu'est la nature, frivole, aléatoire et pourtant si savamment construite. Un besoin qui, au regard de l'architecture vernaculaire et de l'histoire, semble inné. Construire est une intervention qui se fait souvent de manière irrévocable.

Le projet des Termas Geométricas évoque de façon claire la recherche d'une désobéissance aux règles conventionnelles et génériques pour se soumettre aux règles d'un lieu. L'attitude de Germán Del Sol est clairement celle d'un observateur. Le projet est nourri dans sa conception et dans son fonctionnement quotidien par l'esprit local, qu'il s'agisse de la culture chilienne ou de l'esprit et des matières de la forêt. Il n'y a pourtant aucun folklore.

Ce sont une attitude et une proposition totalement universelles et presque académiques.

C'est une manière parmi d'autres pour un homme cultivé, au sein de sa pratique qui consiste in fine à bâtir, de rétro-céder du terrain à son environnement. En cela, le projet est un message politique, un message de société, une retranscription d'une pensée sur la place de l'homme dans son environnement. C'est une situation construite qui traduit de façon très lisible, à travers l'espace, un courant de pensée contemporain particulier.

Pour cela, c'est un lieu qui, sans avoir l'air de s'imposer, se distingue brutalement par sa composition spatiale de la production massive d'architecture dans le monde.

Le projet impose un caractère propre et unique et transmet de fait une philosophie spécifique de la construction.

Du reste, il semble jouer le jeu de l'architecture symbolique et de l'image propre à son temps.

Pourtant l'architecture est bien là. Il ne s'agit pas d'une intervention séductrice de formes sans profondeur spatiale. C'est un projet à parti pris, qui s'exprime vigoureusement par ses angles mais pas comme une fin en soi, et plutôt comme le résultat du façonnage d'une succession d'e paces d'intérêt sensoriel. Un plaisir de l'espace vécu, parcouru, usé et contemplé. L'audace réside dans la simplicité et dans l'économie des matières et des détails superflus.

C'est un projet conçu aussi par la coupe. La coupe qui permet de situer de manière juste le parcours du visiteur dans l'espace du vallon mais aussi de créer des situations étonnantes à échelle plus réduite : le rapport de la passerelle au sol, aux terrasses, aux structures et aux accès aux bains.

Ces dispositifs spatiaux font du baigneur un acteur dont l'espace d'expression est défini brutalement par l'architecture et dont les limites sont la nature dense. Il lui offre un espace de pensée et de repli sur soi avant d'être un joli lieu de distraction photographique.

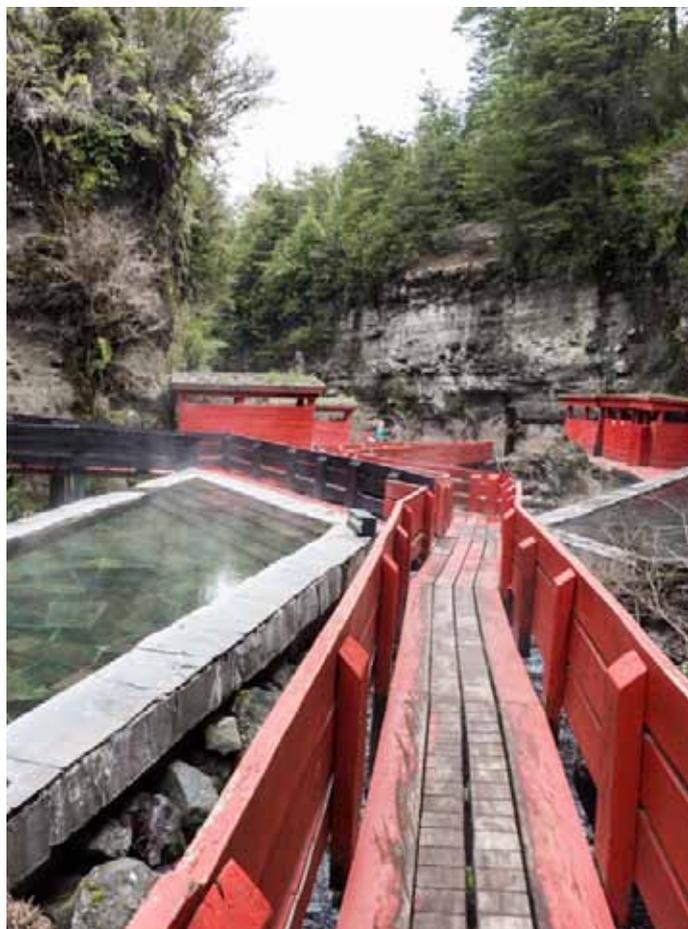
Il n'y a pas de travestissement de l'espace d'expression de l'architecte qui répondrait par ailleurs à un programme peu flexible. Le projet gravite autour de la question de la qualité des espaces qui le composent et son aspect global est l'expression d'une volonté architecturale : un chemin, des refuges.

On oublie les notions de programme, de surface, de normes avec lesquels le projet a de toute manière été composé. Nos yeux européens sont donc forcément saisis par ce qui ressemble à une conception libérée qui a pour fruit la création d'une image séduisante.

Ce jeu de l'image, les Termas Geométricas finiront donc par y être propulsés, ayant mis en avant les étonnants contrastes des formes primaires d'une architecture normée et géométrique, au milieu d'une nature sauvage et libre.

La chaleur et le froid, la lumière et le sombre, cet endroit est un lieu de toutes les expériences contraires. Elles ne s'opposent pas, elles fonctionnent ensemble par contrastes surprenants.

Ces contrastes omniprésents sont la retranscription spatiale d'une construction pensée par l'homme contemporain dans un lieu construit par la nature sauvage. C'est une opposition forte, un contraste en soi. En s'appuyant sur cette



«Crédit photo : Viktoria urbanek / Chronic wanderlust!»

dualité naïve de l'architecture et de la nature, l'architecte a réussi à modeler un espace surprenant fait de séquences de places et de perspectives qui offre au lieu cette capacité narrative.

C'est une forêt sauvage habitée, faite de clair-obscur et dont les feuilles grandes comme des personnes envahissent le nouvel espace de l'homme. C'est un lieu qui nous laisse candide et qui stimule l'imaginaire enfantin au fond de chacun dans une somnolence contrôlée due au lieu et aux bains chauds.

Voilà la réalité de ce lieu. C'est tout ce chemin que l'on fait depuis le village et cette déambulation active qui nous plonge dans cette atmosphère rare où tous les sens sont sollicités.

Réveil forcé.

Alors que nous aurions pu rester dans cette émotion, le passage final nous est imposé par la présence imposante d'une vraie bâtisse. Elle nous rappelle aussi la réalité économique du site.

Une cabane de bois rouge affirme son caractère de tanière. Malgré des pans vitrés hors norme, l'obscurité règne. Elle est le seul lieu de mise à distance, de prise de recul par rapport à l'expérience vécue au dehors.

Le pignon dénudé nous invite à apprécier le lieu comme l'on observe depuis un mirador. Cette fois-ci, nous sommes en contrebas du vallon. Le fait de regarder ces alentours et de se remémorer l'expérience récemment offerte par le lieu permet la création d'une image mentale qui sera celle qui restera en mémoire.

La cabane est présente dans le site, mais s'isole de par sa position en aval et par son architecture. Elle est un espace clos où règne une sérénité apaisante et calme éloigné du chahut de la nature.

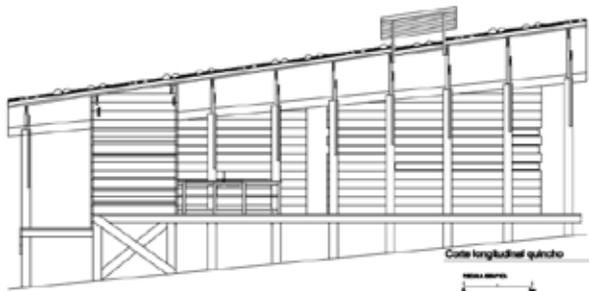
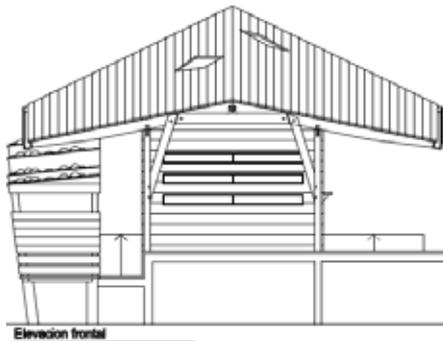
Elle est ce type de construction que les terres éloignées nous offrent. Encore une fois, l'air circule et les vitrages fins et immenses ne nous séparent que subtilement de l'extérieur. Cet espace impose en son centre un cylindre de bois où les bûches qui brûlent permettent d'estomper enfin l'humidité du lieu qui colle au corps.

La fumée circule librement dans l'espace pour s'échapper par une ouverture et rajouter une note de mouvement en rejoignant les nuages de brume à l'extérieur. Le lieu invite à rester auprès du feu ouvert, dont le mouvement répond à l'écoulement incessant de l'eau à l'extérieur, pour regarder cette scène dans un silence conventionnel et doux. Le retour à la vie courante, ce sont les odeurs provenant de la cuisine attenante qui le portent avec elles. C'est le retour à l'autre part de réel de ce lieu sombre.

Le lieu invite à rester auprès du feu ouvert, dont le mouvement répond à l'écoulement incessant de l'eau à l'extérieur, pour regarder cette scène dans un silence conventionnel et doux. Le retour à la vie courante, ce sont les



odeurs provenant de la cuisine attenante qui le portent avec elles. C'est le retour à l'autre part de réel de ce lieu sombre.



Revenir.

La construction radicale et distinguée offre une expérience splendide faite d'isolement du monde, de narration spatiale et de beauté de la nature. La géométrie rigide met en exergue l'environnement naturel et permet à chacun de l'apprécier pleinement.

Cet éloignement relatif du monde extérieur libère et permet de profiter du plaisir de se baigner, la destination principale de l'intervention. Il donne l'envie de ne jamais quitter ce cosmos créé en partie par l'homme.

Ces caractéristiques singularisent cet endroit et en font un projet « simple ». Une expérience qui marque le corps et l'esprit par un rituel que l'on découvre seul, pas-à-pas et sans explication, et par un éveil inévitable des sens et de l'imaginaire narratif.

Guillaume Larraufie

La Société Française des Architectes
organise la deuxième édition du
Prix Henry Jacques Le Même

CONCOURS D'ÉCRITURE

ARCHITECTURE À LA LETTRE - UN LIEU, UN TEXTE
PREMIER PRIX: 2500€

JUIN - OCTOBRE 2018

Renseignements: www.sfarchi.org

Edition 2018

Le Prix Le Même

La Société Française des Architectes lance la deuxième édition de son prix d'écriture « l'architecture à la lettre » qui honore la mémoire d'Henry Jacques Le Même (1897-1997), membre et bienfaiteur de la société.

La première édition a permis de découvrir de jeunes auteurs, architectes pour la plupart. Le jury présidé par Pierre Caye en a distingué trois¹ qui ont, chacun à leur manière, répondu à l'objet du concours.

Le premier, *Habiter l'escalier de la Tower House* nous fait redécouvrir une maison iconique de Tokyo ; *Entis* croise dans Bruxelles deux monologues, un bâtiment et un passant ; enfin *La ligne rouge* nous fait parcourir un paysage lointain révélé par l'architecture qui s'y installe.

Pour cette nouvelle édition nous conservons l'esprit du concours : un lieu dont le choix est libre (bâtiment/paysage naturel ou construit), un texte éventuellement illustré qui propose, une analyse, la compréhension fine ou la mise en valeur du lieu.

Règlement de la consultation

Publics concernés

Ouvert à tous : étudiants, architectes, universitaires, chercheurs et curieux.

Nota : Les membres du conseil d'administration de la SFA et les membres de leurs familles ne sont pas éligibles à ce concours.

Documents à remettre

Document de présentation du candidat et de son parcours un A4 au format Pdf

Ecrits au format Pdf

- > jusqu'à 25000 caractères, (cela s'entend espaces compris, notes non comprises),
- > le document doit être remis en primeur, sans publication antérieure,
- > il peut être illustré de photos ou dessins (pas de vidéos)
- > son sujet ne doit pas être une œuvre de l'auteur.

Langue

Texte et légendes en langue française.

Prix et récompenses

1er prix 2500 € + publication dans *Le Visiteur* + publication dans la rubrique « Prix Le Même » sur le site de la SFA.

2ème prix 1000 € + publication dans la rubrique « Prix Le Même » sur le site de la SFA + publication possible dans le bulletin de la Société.

3ème prix 500 € + publication dans la rubrique « Prix Le Même » sur le site de la SFA + publication possible dans le bulletin de la Société.

Le prix et la récompense afférente peuvent être donnés à titre individuel ou collectif.

Le jury se réserve le droit de ne pas remettre de premier prix.

La SFA se réserve le droit de diffuser/exposer tout ou partie des propositions lauréates sans compensations financières supplémentaires.

Composition du jury

Le jury sera composé :

- > d'un président du jury reconnu pour ses capacités littéraires et son intérêt manifeste pour l'espace construit,
- > du président de la SFA ou de son représentant,
- > du rédacteur en chef de la revue *Le Visiteur*,
- > de membres de la SFA désignés par le comité d'organisation du Prix,
- > des membres choisis parmi les participants aux colloques ou aux conférences organisés par la Société.

Critères de jugement

- > Pertinence du sujet
- > Qualité de la restitution (écriture, pièces graphiques...)
- > Originalité de la proposition

Calendrier

Appel à candidature : **1 juin 2018**

Réception des propositions par mail à contact@sfarchi.org au plus tard le :

22 octobre 2018 à midi

Analyse et jury à suivre

Proclamation des résultats au plus tard le :
21 décembre 2018

1. Quentin Leclère, *Habiter l'escalier de la tower house*; Fiona Yahiaoui, *Entis*; Guillaume Larraufie, *La ligne rouge*.

Qui est Henry Jacques Le Même ?

Silhouette émaciée, de taille modeste, buste enclos comme un peu maladif, mais l'œil au regard attentif, vif, malicieux, Henry-Jacques Le Même, architecte DPLG à 32 ans (1929), était un homme essentiellement distingué.

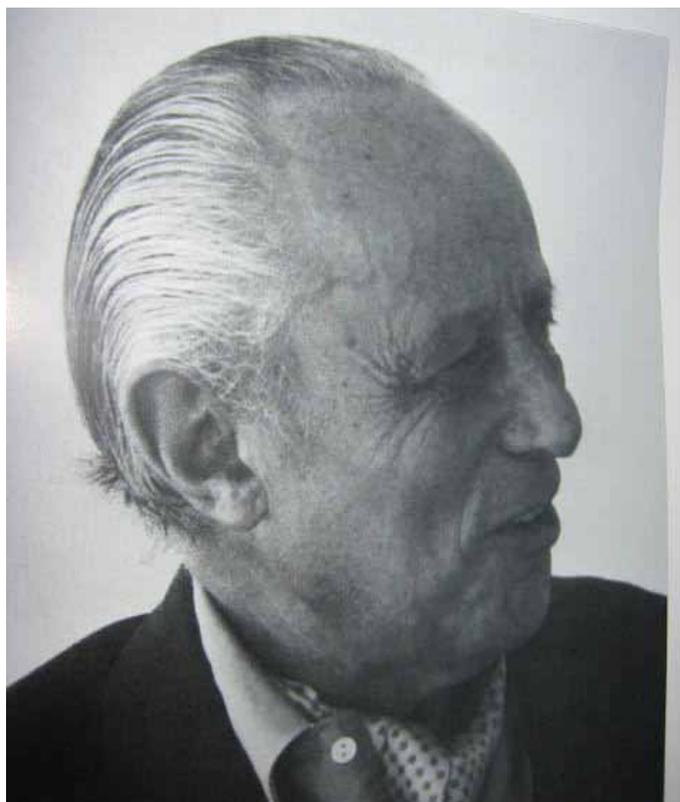
D'une voix douce, limpide, claire comme une eau de source, il s'exprimait, avec retenue, modestie et surtout la courtoisie la plus éminemment française, souriante autant que charmeuse, dans une langue raffinée, précise, celle d'un philosophe. Son allure, attachée à l'élégance du vêtement, toujours tiré à quatre épingles, son geste, sa main, lui valaient un respect de bonne éducation, sans lequel, comme sur la glace, il glissait vers ailleurs...

La personnalité de H. J. Le Même, si aimable qu'elle fut, inspirait un style de rigueur, dans l'application stricte de la « Règle » : avec lui, on ne badinait pas ! Il avait l'Art de remettre les choses en place, dans le souci d'approcher la vérité.

Né en 1897, mort en 1997, il a connu une traversée du XX^e siècle, en dépit des deux guerres mondiales, nourrie de rencontres prestigieuses et marquantes, tant mondaines avec la baronne Noémie de Rothschild (Mimi !), la princesse Angèle de Bourbon ou Marcel Dassault, que professionnelles, trouvant collaborations, influences, inspirations créatives auprès de H. Sauvage, Mallet Stevens, Le Corbusier en architecture, ainsi que de Pierre Patout, J.E. Ruhlmann, en Arts Déco ; on peut y ajouter d'autres personnalités, telles que Armand Allard, tailleur reconnu pour son fameux pantalon de ski, le fuseau !

Faut-il rappeler qu'en 1925, les antibiotiques n'apparaissent qu'à peine dans la lutte anti-tuberculeuse. Pour vaincre la contagion et soigner la maladie les sites en montagne ensoleillée étaient recommandés : ainsi se sont développés le Plateau d'Assy, San Selmoz, Leysin, Montana... et Megève. Malheureusement atteint par la menaçante affection, H.-J. Le Même choisit, pour s'y installer - jusqu'en 1950 - cette station, alors petit village de Haute Savoie, « saison d'été, paradis du ski ». Mimi lui confie en première œuvre la construction de son « chalet », début d'une carrière florissante, puis 1001 chalets suivent, 3 sanatoriums, des lycées, hôtels, boîte de nuit (Le Mauvais Pas), boutiques... urbanisation de l'extension du village...

H.J. Le Même n'aimait pas le pastiche, refusant le plagiat du « chalet Suisse ». Mais il comprenait les rigueurs climatiques et l'implantation en déclivité, pour exploiter les vues sur la vallée et les cimes d'alentours. Outre sa propre maison, au toit terrasse « en cuvette », qui n'a pas manqué son effet de scandale révolutionnaire, il a su respecter les volumétries et matériaux de la tradition montagnarde, tout en y intégrant un modernisme de mise en forme et de mise en œuvre. Ainsi, pour exemple, retrouve-t-on, avec leur



penne, de forts avant-toits en protection des façades et balcons, affirmant un contraste singulier de noir et blanc, par la neige, matelas isolant au-dessus, ombre portée au

dessous, accusant le parement de bois, calciné par le rayonnement solaire. Utilisation de la pierre apparente en soubassements contre les amoncellements de neige, et par volonté de rompre joyeusement avec la nature, enduits tyroliens, hauts en couleur, ocre, jaune, rouge pompéien ! A l'intérieur, contre les clous des grosses chaussures, loupars d'hiver, ailes de mouches d'été, fallait-il prévoir des sols résistants et faciles à laver, ainsi linoléum et grès cérame déploient-ils leurs teintes, harmonieusement calepinées, comme chêne de Hongrie, briquetages ou cuivre se composent en cloisonnements et foyers...

De l'angoisse d'une santé fragile, H.-J. Le même n'a-t-il pas su remarquablement trouver, avec intelligence et volonté, sa force créative, tout au long de sa vie d'architecte centenaire ? Modèle en son genre, de grande générosité de surcroît ! En reconnaissance de l'homme et en remerciement de son legs, hommage soit rendu à Henry-Jacques Le Même par le Prix que lui consacre en sa mémoire La Société Française des Architectes !

Luc-Régis Gilbert

Architecte
Administrateur de la SFA

Références bibliographiques :

- > Maurice Culot, Megève 1925-1950. Architectures de Henry Jacques Le Même, éditions Norma et IFA.
- > Mélanie Manin et Françoise Véry, Henry Jacques Le Même, éditions du CAUE de Haute-Savoie, collection Portrait.
- > Françoise Véry et Pierre Saddy, Henry Jacques Le Même Architecte à Megève, éditions Pierre Mardaga et IFA, 1988
- > Wikipédia/archives HS et SFA....